

Histoire sans fin : une construction virtuose et follement ambitieuse de François Coupry

par Pierre-Robert Leclercq

Il est deux sortes de préfaces : celles qui sont une hagiographie déguisée et celles qui annoncent l'œuvre sans la déflorer. Sarah Starova, historienne des religions, maîtrise la seconde. En nous préparant à pénétrer dans les « souterrains de l'histoire, tunnels magiques qui permettraient de gagner des époques antérieures, de voyager dans le passé », elle nous présente les personnages de ce voyage comme on aligne une distribution dans un programme de spectacle.

Il y a Anne Bloom et son fils David, qui prévoit les appétences et convoitises des humains de l'avenir ; Zelda, John-John et William, les neveux d'Anne, impressionnés par l'arrivée bien réelle dans leur vie de Je, Toi et Nabucco, trois dieux-enfants héros d'une fiction ; Chiclanero, matador raté, qui se contente de courses à la cocarde ; Starova, en observatrice attentive à relier les étapes du voyage ; et François Coupry dans le rôle de François Coupry. Sans oublier Tchitchikova, la cantatrice, qui joue le rôle de la Vierge Marie, et a pour partenaire, dans le rôle du Christ, Akhenaton, le pharaon qui mourut très jeune, quand il sentit qu'il « ne saisissait plus le monde ».

De ce dernier, François Coupry raconte qu'il avait créé, dans le désert, « la ville d'Akhet-Aton, ville du Soleil, de la Lumière, ville de l'Amour ». Comme est la Camargue, celle des chevaux, des taureaux, des flamants roses et des Saintes-Maries-de-la-Mer, où, depuis des siècles se réfugient « les marginaux, les hors-la-loi, les évadés des prisons ».

C'est là, entre Le Grau-du-Roi et Port-Saint-Louis, qu'en 1940 une certaine Jeanne de Valençay est à l'origine d'une rupture entre la Camargue et les nations en guerre. Puis le temps continue sa course : en mai 1947, dans ce lieu devenu une nation pacifique, elle se demande si les combats sont finis, ignorant ce qui peut « se passer en France et dans le reste du monde » ; en 1969, des utopistes y bâtissent une nouvelle civilisation ; vers 1980, Akhenaton, ressuscité, s'ébaubit devant un avion et une télévision ; en 1986, David, sa mère et ses cousins trouvent refuge en Camargue, échappant aux services secrets qui tentent de les appréhender... En 1990, les mercenaires d'une armée européenne mettent fin à l'épopée voulue par Jeanne, cheville ouvrière de cette saga hallucinante qui nous transporte dans un univers, certes imaginaire, mais qui ne cesse de nous donner le sentiment d'une troublante réalité.

ENTREPRISE DÉMESURÉE

Reprendre une tétralogie (1) où il portait déjà à son paroxysme ce qu'il appelle « voir la vie d'un autre point de vue que celui de la « normalité » », pousser le paradoxe à la réduire tout en la complétant, refaire l'histoire de l'humanité en composant une somptueuse genèse : l'entreprise de François Coupry est de celles qui sont si démesurées qu'on les croirait vouées à l'échec. Or, en maîtrisant les diverses possibilités offertes aux romanciers - romans historiques, de science-fiction, d'espionnage, d'amour -, en passant avec le même bonheur de la réalité au fantastique, de la gravité des drames à la plaisante légèreté du mélo, en revisitant l'histoire de Marie-Antoinette aussi simplement qu'il évoque Gorbatchev aux prises avec la perestroïka, en se faisant lui-même personnage, comme dans ces films où l'acteur évolue avec des héros de dessins animés, François Coupry réussit une œuvre aussi remarquable par son volume que par ses qualités.

Le temps n'est plus un repère : jouant avec virtuosité de l'anachronisme, Couprie conduit sa comédie humaine parallèlement à l'utopie de David Bloom, un monde rénové qui remet en cause son présent comme son passé. Vaste sujet.

Il se développe avec érudition sans provoquer de lassitude chez le lecteur emporté par le maelström de ce long roman sans longueur, d'un talent exceptionnel de construction et de style.

Un grand moment de la littérature d'aujourd'hui, qui témoigne pour la pérennité de l'imagination, dont on se plaint, pas toujours à tort, qu'elle ait quitté les inspirations.

Le Monde, 4 juillet 2008.